



Accueil > Culture > Livres

Bowles-Barceló: la piste africaine

MATHIEU LINDON 7 MARS 1996 À 03:06

CRITIQUE Après moult péripéties, «la Boucle du Niger» de Paul Bowles (pour le texte) et de l'artiste espagnol Miquel Barceló (pour les dessins) paraît enfin en français. Récit d'une aventure éditoriale et littéraire qui est déjà tout un roman.

L'aventure de ce livre, composé d'un récit inédit de Paul Bowles et

de «dessins africains» de Miquel Barceló, commence à sa conception. Elle met en scène divers personnages en divers lieux, outre l'écrivain et musicien américain auteur d'Un thé au Sahara, né à New York en 1910 et installé à Tanger, et le peintre et sculpteur espagnol né à Majorque en 1957 et qui partage son temps entre Palma, Paris et Gao, au Mali(1).

L'édition en a été rocambolesque. Paul Bowles, rencontré à Tanger en décembre 1994, quand aurait dû sortir la Boucle du Niger en français (le titre anglais est Too far from home, Trop loin de chez soi), raconte: «Un Yougoslave éditeur, je ne sais plus s'il était serbe ou croate, est venu ici avec Miquel Barceló pour faire un livre sur la peinture de Barceló, je crois que c'était en 1990. Je lui ai expliqué que je n'écris jamais de critique ni ne l'ai jamais fait, à part sur la musique, mais parce que j'étais intégré au New York Herald Tribune. Le monsieur a dit: Aucune importance. Ecrivez quand même un livre sur Miquel Barceló. J'ai répondu que j'étais incapable d'écrire sur la peinture, je n'y connais rien, ça ne valait même pas la peine d'être discuté. J'écris de la fiction et pas autre chose. Ça ne fait rien. Ecrivez une fiction sur Barceló. Barceló était là, il a dit: Oui oui oui. Je n'ai jamais été dans un roman. Je ne connaissais ni lui ni sa peinture, même pas son nom. Mais qu'il ait vécu au Mali m'intéressait.» De sorte que Paul Bowles accepte, d'autant plus qu'il ne roule pas sur l'or et qu'on lui promet trois versements de cinq mille dollars. C'est l'époque où va sortir le film de Bernardo Bertolucci Un thé au Sahara, mais Bowles avait déjà vendu les droits cinématographiques en 1953, si bien qu'il n'a pas touché un sou supplémentaire à cette occasion (avant que l'Italien ne fasse le voyage à Tanger pour le voir en 1986, Bowles prétend qu'il ne connaissait pas plus son nom que celui de Barceló).

Paul Bowles: «Je vais à Paris pour la première du film de Bertolucci à l'Opéra Bastille. J'avais mon manuscrit terminé avec moi. J'ai cherché le monsieur de Yougoslavie et,

malheureusement, je le lui ai donné. Lui m'a remis un chèque. Il m'en avait déjà donné un qui était bon, mais celui-là ma banque me l'a refusé: fonds insuffisants. Et puis on a appris que ce monsieur avait disparu et que la police le cherchait. C'était un escroc. Je ne savais pas, évidemment. Il avait fait quelque chose d'assez ironique: il avait vendu mon livre à un autre éditeur qu'on ne connaissait pas, mon agent ignorait même qui l'avait acheté, et il avait vendu tous les dessins que Barceló lui avait confiés [«les lithographies», corrige Miguel Barceló, ndlr]. Il y a eu deux ans de litiges avant que le livre sorte en anglais.» C'est en 1992. L'éditeur est Bruno Bischofberger, le galeriste de Miquel Barceló installé à Zurich.

«J'ai voulu lui casser la gueule»

Miquel Barceló (c'est lui qui a choisi l'Américain comme coauteur): «Escroquer quelqu'un comme Bowles, je trouve ça lamentable. Il ne signe jamais de contrat, il lui suffit de donner son accord. Heureusement, quand l'éditeur yougoslave s'est enfui, j'ai conservé les droits du livre. A une foire de la poésie, à Saint-Sulpice, j'ai voulu lui casser la gueule, j'avais déjà mis mes clés dans mon poing pour qu'il soit plus solide, et puis je ne l'ai pas fait.» La version française est prévue pour début 1995 chez Quai Voltaire (la traduction, très bonne, est prête) quand, en décembre 1994, se suicide Gérard Voitey, notaire engagé dans l'édition et qui contrôlait cette maison. A sa mort, on apprend que sa charge laisse un trou considérable. Quai Voltaire cesse toute activité. La Boucle du Niger ne paraît pas, jusqu'à aujourd'hui, où Austral et les éditions Eric Koelher en ont récupéré les droits français.

Miquel Barceló est-il vraiment devenu un personnage de Paul Bowles? «J'ai laissé à Bowles tous mes carnets de dessins du Mali, et j'ai eu très peur quand son appartement a été inondé [le toit de chez l'écrivain américain fuyait, laissant son lit dans un pire état que les carnets de Barceló, ndlr]. Il m'a posé beaucoup de questions sur ma vie au Mali. Il me demandait: Vous entendez quoi, la nuit? Je lui ai parlé des ânes, des grenouilles, de ma maison qui est au bord du fleuve, comme celle du personnage du livre [qui en outre est peintre et sculpteur, ndlr]. Il y a toujours des Blancs qui veulent traverser le désert en moto ou je ne sais quoi, et qui se font voler, arnaquer, il n'y a plus d'argent à la banque, ça devient un chemin de croix, et on me les amène presque en larmes, ils n'ont plus d'essence, plus d'argent, et ça m'avait toujours fait penser à Bowles: le voyage en enfer de l'Occidental. Dès qu'il y a un problème avec des Blancs, à Gao, on vient me voir. Il y a eu deux Allemands qui avaient voulu traverser le désert à moto, cette sorte d'imbéciles qui fait le Paris-Dakar, et qui étaient complètement déshydratés, je me souviens d'une femme touarègue essayant de leur faire avaler du thé Lipton. L'un est mort.» Cette histoire-là aussi, Miquel Barceló l'a racontée à Paul Bowles. A partir de tout ça, l'écrivain a inventé la sienne.

Le récit de la Boucle du Niger tourne autour d'Anita, de son frère Tom, le peintre et sculpteur qu'elle est venue voir dans sa maison africaine, et de Sekou qu'on aurait tendance à prendre pour un domestique et qui, selon Tom, est tout autre chose: «Sekou n'est pas son nom, mais un titre. C'est un chef, en quelque sorte.» Dès le début, l'atmosphère est un peu pesante pour la jeune Américaine. «Les nuits s'étiraient, interminables. Parfois, dans le silence et l'obscurité, il lui semblait que la nuit était descendue du ciel et tenait la terre si serrée que la lumière du jour ne parvenait plus à percer. Il se pouvait qu'on fût au lendemain, sous le soleil de midi, sans que personne ne sache.» Un jour, Tom demande à sa soeur de bien vouloir faire une commission pour lui au village proche. Sekou accompagne la jeune femme mal à l'aise. Ils entendent le

bruit d'une moto, lointain puis de plus en plus proche, déplaisant. «Le hurlement insensé de la moto, rappelant une sirène, s'était beaucoup rapproché.» Bientôt, on peut même apercevoir «le véhicule infernal comme une sorte de dragon bondissant qui levait sur son passage un nuage de poussière, lequel semblait même le précéder en partie». Et ce n'est pas tout. «L'odieuse machine avançait toujours. Et fonçait droit sur eux.» Anita «sauta sur le bas-côté de la route au moment même où le motocycliste freina pour éviter de heurter Sekou de plein fouet. Celui-ci s'était refusé à faire un geste pour esquiver l'impact.» Les deux motards ont l'air de deux crétins d'Américains, ils ne s'excusent pas, Anita leur dit: «Vous êtes trop loin de chez vous, mes amis, il va vous arriver malheur.» Mais ce ne sont pas ses amis. Se rend-elle elle-même compte à quel point elle va leur vouer une haine féroce? Comment jette-t-on un sort quand on n'est pas un Noir malien mais une Blanche américaine? Paul Bowles écrit à sa manière l'histoire des deux motards allemands de Miquel Barceló.

«Soit tu pars vite, soit tu es bloqué»

On trouve dans la Boucle du Niger cette sorte d'épure angoissante propre aux textes de Paul Bowles. Il semble toujours au lecteur que la catastrophe est pour la ligne suivante, quand bien même les personnages ne s'en doutent pas. «Sur cinquante-cinq nouvelles, il y en a seulement quatre où se trouvent de la cruauté et de la violence. Ce sont quatre ou cinq nouvelles qui remplissent les anthologies, toujours les mêmes», dit Paul Bowles. Mais il parle ici de cruauté et de violences explicites, quand par exemple un homme, après une mauvaise rencontre, se retrouve dépourvu malgré lui de ses attributs virils. Il y a aussi dans les textes de l'écrivain américain, plus continûment, une violence psychologique, une incroyable dureté. Paul Bowles: «La vie est comme ça. Si on considère la vie des gens, on peut toujours être sûr que quelque chose d'abominable va se passer, même si ça n'arrive pas. La peur est la chose la plus importante de la vie. Seuls les gens très bêtes disent: l'amour fait tourner le monde. L'amour n'est pas l'émotion la plus fondamentale, c'est la peur, la peur de la mort, de la vie elle-même. C'est peut-être personnel. Mais n'importe quelle chose vivante n'a pas envie de mourir, que ce soient des plantes, des insectes, des animaux ou des humains. Une fois qu'on s'est protégé de la mort, on peut penser à l'amour, mais pas avant. Maintenant, je suis trop âgé pour avoir peur. C'est-à-dire que plus on est jeune, plus on a peur, on a peur de mourir et de perdre ce qui aurait été une longue vie. Je n'ai pas tant eu peur de mourir que de souffrir, et ça, je ne m'en suis pas débarrassé.»

Le texte de Bowles et les dessins de Barceló ont été réalisés de façon indépendante («Je n'ai pas illustré le récit», dit le peintre), certains des dessins publiés dans le livre datant d'avant que Bowles ne se mette au travail (et d'autres, pour l'édition française, plus riche graphiquement que l'originale, étant bien postérieurs à l'achèvement du texte). Miquel Barceló: «Pour le titre français du livre, j'avais proposé à Bowles Sekou, ou la Saison des pluies, ce moment où soit tu pars vite, soit tu es bloqué.» Car Tom et sa soeur, en définitive, quitteront rapidement le pays. La Boucle du Niger, dans le livre, est une peinture de Tom, «une des plus réussies» selon Anita. Dans la réalité, c'est une gouache sur papier de 1988 par Miquel Barceló. Comment devient-on héros de roman? C'est une expérience assez rare qu'a déjà connue plusieurs fois Miquel Barceló. En dehors de la Boucle du Niger, il a inspiré à Hervé Guibert, avec qui l'artiste espagnol était ami (il a réalisé plusieurs dizaines de portraits de l'auteur de *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* mort du sida à 36 ans, en 1991, et des extraits des entretiens inédits entre les deux hommes sont publiés dans le catalogue des deux expositions parisiennes de Barceló), le

personnage de Yannis dans l'Homme au chapeau rouge. Et tout se mêle. Barceló: «Quand Hervé écrit que Yannis est à Istanbul, en fait je suis parti voir Bowles à Tanger.» Dans le roman d'Hervé Guibert, il n'y a pas d'éditeur escroc, mais quand même des trafiquants de faux Barceló qui menacent celui-ci, conformément à la réalité, semble-t-il. Barceló: «Hervé a été impressionné, un jour qu'il posait dans l'atelier, de voir arriver des policiers français et espagnols d'Interpol venus m'interroger.»

«Mais tous ces gens-là buvaient»

Quel effet cela fait-il d'être un personnage de fiction? Barceló: «Ça ne m'est pas étranger. Dans les entretiens, je mens systématiquement. Je joue avec la fiction. La vie des peintres est très emmerdante, on passe douze ou vingt heures par jour enfermé dans l'atelier. Alors j'invente d'autres choses. C'est très lourd, toutes ces heures dans l'atelier, alors que j'aimerais vivre avec la légèreté d'un poète. Avec la littérature, ça devient plus facile. Parce qu'à Istanbul, on peut toujours s'enfermer dans une fumerie d'opium, mais à Paris c'est plus compliqué.» Miquel Barceló raconte aussi comment un jour, au Mali, malade, il a lu au lit la Folie Almayer, de Joseph Conrad. «Et tous les symptômes qu'avait le personnage du roman, je les avais aussi. Il y a une nouvelle d'Edgar Poe, comme ça, où quelqu'un lit un livre qui décrit tous les bruits qu'il est en train d'entendre. C'est une schizophrénie assez effrayante.» Mais ce lien fiction-réalité lui plaît. «C'est pour ça que je sais, moi, que mes tableaux ne sont pas du tout abstraits.»

Si Miquel Barceló semble prendre plaisir à volontiers romancer son existence, c'est le reproche inverse que William Burroughs a fait à Paul Bowles quand celui-ci publia son autobiographie *Without stopping* (en français *Mémoires d'un nomade*, la traduction littérale aurait été *Sans arrêter*). L'auteur du *Festin nu* et des *Garçons sauvages* prétend que son compagnon des années tangéroises aurait mieux fait d'appeler ces mémoires *Without telling* (*Sans raconter*, *Sans rien dire*). Paul Bowles ne trouve pas cette critique pertinente: «Tout est dit. Mais il faut lire. Une autobiographie a à être réaliste. Je n'allais pas non plus parler de la peur à chaque page de l'autobiographie, la peur est beaucoup plus apte à fournir des sujets pour la littérature que pour des mémoires. Comme dit Gore Vidal à propos de ce texte, il faut lire entre les lignes. Gore, lui, ce qu'il n'appréciait pas, c'est l'emploi du kif dans mes écrits. Selon lui, quand il y avait du kif dans une histoire, le paysage de l'histoire était inhabité. Mais il est fou. Il a un préjugé contre le kif, et sans doute le haschisch que je n'ai jamais employé. Il aime l'alcool et il trouve que les effets en sont bien meilleurs. Tennessee Williams aussi était comme ça, contre le kif. Et Jane, ma femme [morte en 1973, NDLR], trouvait aussi. Mais tous ces gens-là buvaient.»

Il n'y a pas de kif dans la Boucle du Niger (Miquel Barceló dit également que l'Afrique est un lieu sans drogue, pour lui). Les personnages de Paul Bowles, pourtant, ont souvent des rapports intimes (et infernaux, les trips tournent au désastre) avec des hallucinogènes. «J'ai commencé à fumer au début des années 30, quand je suis arrivé au Maroc. Les Marocains que je connaissais m'offraient toujours leur pipe. Mais je ne savais pas bien m'y prendre. La première fois que j'ai senti l'effet, c'était à Curaçao [île située à l'est du Venezuela, dans la mer des Caraïbes, ndlr]. Dans *Un thé au Sahara*, à un moment je devais tuer le protagoniste principal, et je ne savais pas exactement comment faire, je n'avais jamais décrit la mort de quelqu'un. Alors j'ai pensé: je vais prendre quelque chose, et ça a résolu le problème complètement. Comme ça, j'ai vu la mort du personnage. Mais ce n'est pas à cause du kif que je

me suis installé au Maroc. Ça m'a plu dès le moment que j'y suis arrivé. Le climat n'est pas très important, mais l'ambiance, les gens: j'aimais leur folie, ça s'approchait un peu de ma propre folie, je crois.»

A la question «Pourquoi écrivez-vous» posée par Libération, Paul Bowles avait naguère répondu: «Parce que je suis au pays des vivants.» Sa modestie ne semble pas feinte quand le vieux monsieur, l'un des plus grands écrivains américains vivants, y revient: «Etre écrivain, je crois que ça a de l'importance seulement pendant qu'on est vivant. Quand on est mort, personne ne se souvient plus de vous ni de votre oeuvre. Sauf pour les écrivains importants, mais je ne suis pas important. Je n'ai jamais rien écrit d'important. De quel point de vue pourrais-je être important? C'est pour ça que j'ai divisé ma vie en deux choses: les mots et les notes musicales. S'il n'y a rien parmi tout ce que j'ai écrit qui vaille la peine, peut-être qu'il y a quelques moments de musique qui sont plus originaux, meilleurs. Je ne comprendrai jamais pourquoi on achète mes livres.» Dans ces conditions, on peut reposer la question: pourquoi écrivez-vous (mais Paul Bowles, au demeurant, écrit de moins en moins, à part son journal, il lui semble plausible que la Boucle du Niger soit son dernier texte de fiction)? «Il ne faut pas demander à quelqu'un de justifier ses péchés.» - (1) Deux expositions Miquel Barceló viennent de s'ouvrir à Paris, à la Galerie nationale du Jeu de Paume et au Centre Georges-Pompidou, respectivement jusqu'au 28 et au 29 avril.

LINDON Mathieu

Paul Bowles/Miquel Barceló, LA BOUCLE DU NIGER, traduit de l'anglais par Claude-Nathalie Thomas, Austral/Editions Eric Koelher, 96pp., 150F.

0 COMMENTAIRES

0
suiven
la
convei

[Plus récents](#) | [Plus anciens](#) | [Top commentaires](#)